Article de Jos. Jullien (1877- 1956) pour le n°5 des Cahiers Vivarois.

Octobre 1941

Scanné par Alain Auzas le 9 aout 2019.

"*VIVRE*" — tome II — **5** — OCTOBRE 1941

CAHIERS VIVAROIS

Cévenols et Rhodaniens

JULES REBOUL........................ *La fin du monde*
V. d'ENTREVAUX.................. *La rôtie brûlée*
GEORGES BARRELLE............ *Présence de Louis le Cardonnel*
MARCEL SEIGNOBOS .... *Le Rhône dans la lumière*
PAUL PAYA........................ *Légende du Pays de Tence*
LOUIS PIZE......................... *Veillée, poème.*
LUCE OBERTY.................... *Deux sonnets*
JOS JULLIEN .... *Pour les Cahiers Vivarois*
E. REYNIER.......................... *Histoire et Géographie locales*
L. ABRIAL .... *A propos de l'Histoire de Privas*
PIERRE PONTIÈS................. *Le souvenir de Jean-Marc Bernard*

LES PROPOS DE ROBINSON

LES LIVRES — LES REVUES — NOTES

HORS-TEXTE

Jean OISEL (cliché repr. hélio) « *La Paix chez les bêtes* »
Marcel BACCONNIER (bois gravé) *L'église romane du Bourg-St-Andéol*

Pour les " Cahiers Vivarois "

à Marcel BACCONNIER

Cher Monsieur,

Votre visite m'a fait un grand plaisir. Vous veniez me présenter simplement et avec beaucoup de modestie votre jolie revue vivaroise. Ce numéro de juillet 1941, que de volonté tenace, quelle foi il vous a fallu pour le préparer, l'imprimer, le lancer! Voilà l'esprit des jeunes, dans notre adorable Ile Enchantée du Vivarais, au cœur de la France.

Quand vous m'avez demandé quelque écrit pour vos lecteurs, vous m'avez fait beaucoup d'honneur. Parmi tant de sujets qui m'attachent, lequel choisir ? Pris de court, n'avons-nous pas parlé de Bernis, de Bourg St Andéol, de Stendhal, de Musset et de George Sand, et des jolies filles de l'auberge, et notre bel Andéol lui-même et de ses gentils compagnons, Polycarpe, Bénigne, Thyrse ? A la réflexion, j'aime mieux vous proposer une simple adresse aux jeunes vivarois. La guerre n'est pas finie. Cet essai a pour titre :

Préface à une école du courage

Cet essai a été écrit en pensant aux jeunes Français de 1941 qui ont bien des raisons de mépriser ou de haïr les hommes de ma génération.

En 1918, l'auteur assemblait les notes qu'il avait prises pendant quatre ans de guerre, sur des pages de carnets, au hasard des haltes et des repos. Il était alors médecin de bataillon aux zouaves, aux tirailleurs puis dans des groupes d'artillerie à cheval. Il a suivi ces beaux régiments de la Marne à la Mer du Nord, du Rhin à la Somme et à l'Oise, non sans se plaire à la vie pleine de hasards dangereux que menait alors notre armée de 14-18. Il rencontrait tous les jours de braves gens qui faisaient simplement ce qu'ils avaient à faire : ces tâches n'étaient ni faciles, ni réjouissantes. J'adorais mes camarades combattants dont l'entrain, la bonne humeur, la drôlerie reprenaient vite dès qu'ils étaient reposés : et que de courage sans rien de factice ! Tous les soldats pensaient à la victoire, à la paix, au retour chez nous. L'armistice du 11 novembre fut un deuil dans mon bataillon qui était sûr d'aller cantonner à Aix la Chapelle !

Je retrouvai alors mes carnets. C'est un auteur qui donne à son œuvre un titre naïf « *Bonheur du peuple* ». Il a l'ambition folle d'apprendre aux Français qu'il a connus si pleins d'un simple courage, pendant une dure guerre de quatre ans, à bien employer leur paix.

Vingt cinq ans après, il relit ces pages oubliées sans s'attendre à rien de bon : trouverai-je une simple ligne flatteuse pour mon amour propre ? Or voici ce que j'écrivais vers 1917 : « *le plus grand malheur qui puisse arriver aux français victorieux serait d'être heureux, ou d'avoir simplement des satisfactions ou des plaisirs sans les mériter* ». Voilà qui fait oublier la niaiserie du « *Bonheur du peuple* » ! Il ne s'agit pas de bonheur. Devant St. Quentin en feu je pensais à une école de l'effort et du courage pour le temps de paix. Je voyais tous les jours des soldats du front dégoûtés par la vie que menaient les gens de l'arrière. Mais quel style ! L'indulgent Alfred Vallette, Au Mercure, avait lu mon essai. Il n'a heureusement, publié que quelques fragments de ce fatras. Cependant le plan, la progression de cette technique du courage soutenu n'étaient pas ternes. Une hygiène, une esthétique, une politique se mettaient dans l'ordre de la cité future. Et surtout je ne tombai pas dans le travers qui était alors à la mode : faire les plans de la République idéale. Je restai médecin, dressé à la bonne école de Lyon. J'essayai de me demander, en restant froid, pourquoi ces soldats étonnants sont-ils courageux ? d'où leur vient cet esprit à la fois fou et discret, qui les porte à tant de victoires ?

Entre les deux guerres, pendant ce temps que les Français ont pris bêtement pour la paix, l'auteur retrouve son état passionnant de médecin de campagne, dans ses belles montagnes du Vivarais. Profiter des tentations lui faisait en somme horreur, de même, ce qui était absurde et vil dans la République. Sa femme, vive, honnête, intelligente et pleine du robuste bon sens ardéchois se plaisait ainsi et l'aidait dans cette lutte contre les génies malfaisants. Il ne restait que dégoût et ironie pour tout ce qui n'était pas mon Métier, la campagne si peu ennuyeuse du Vivarais, quelques bons livres, mes amis. Mon vieux Maître, Auguste Lumière, veut bien s'intéresser à ce que cherche, avec curiosité, un médecin paysan. Mais je n'aime pas qu'il dise que ma vie est un sacerdoce : cela est beaucoup plus simple.

En 1939 nos jeunes gens, rendus bien plats et bien veules, partent en troupeau. Je ne vois même pas de colère dans leurs yeux.

Encore la guerre. Voilà qui échauffe les vieilles blessures de 1916 : Et les souvenirs de la Marne, de la poursuite des armées de von Gluck. Et nos vieux chefs ; mon commandant Roger Lambelin qui nous entraînait sur Altkirch. Et mes batteries de Maurepas ! Me voici, en 1940, à l'arrière de l'armée des Alpes, mais près des combattants. Je cherche mes soldats de 14-18 : Les Français ont perdu leur âme.

Et maintenant, quel bonheur méritent-ils ?

Un régime d'efforts patiemment suivi. Mes notes prises sur deux guerres – la paix et la défaite — demandent un nouveau titre : *l'Ecole du courage*.

Jos JULLIEN

Il est à noter que Marcel Bacconnier à qui est destiné cet écrit est le sculteur du monument aux suppliciès du hameau de Thines (Malarce sur la Thines)